

Un régal garanti bio
Mille Feuilles

Patricia Belzil

Number 110 (1), 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25586ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (2004). Review of [Un régal garanti bio : *Mille Feuilles*]. *Jeu*, (110), 15–17.

Un régal garanti bio

En quelques spectacles (*le Jeu du pendu*, *Quelques Humains* et *le Rire de la mer*¹), les Éternels Pigistes ont imposé un style. Bien servis par la plume de Pierre-Michel Tremblay, qui canalise le flot d'idées du collectif, ils touchent juste, ces impayables saltimbanques de l'éternelle relève, lorsqu'ils parlent des travers et de l'absurdité de notre époque avec lucidité et légèreté, comme s'ils hésitaient entre esprit critique et tendresse envers leurs congénères. Ces *Mille Feuilles*, cuisinés parfaitement par Martin Faucher, sont fidèles à la « recette » (sans connotation négative) des Éternels Pigistes, dont le secret est de saupoudrer une bonne part d'humour sur un propos pertinent et actuel, un irrésistible mélange *sweet and sour* (si on me permet de filer la métaphore), et garanti bio, puisque l'être humain en est le principal ingrédient.

Mille Feuilles

TEXTE DE PIERRE-MICHEL TREMBLAY. MISE EN SCÈNE : MARTIN FAUCHER, ASSISTÉ DE NADIA BÉLANGER ; SCÉNOGRAPHIE : JONAS VEROFF BOUCHARD ; COSTUMES : MARC SÉNÉCAL ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER ; MUSIQUE : STÉFAN BOUCHER ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : SUZANNE TRÉPANIÉ. AVEC CHRISTIAN BÉGIN, MARIE CHARLEBOIS, PATRICE COQUEREAU, PIER PAQUETTE ET ISABELLE VINCENT. COPRODUCTION DES ÉTERNELS PIGISTES ET DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 28 OCTOBRE AU 29 NOVEMBRE 2003.

À l'instar des précédentes créations de la compagnie, le spectacle se compose d'une suite de sketches. Le fil thématique est l'envahissement des images dont nous sommes assaillis : images publicitaires, bien sûr, mais aussi images de soi que nous renvoient un milieu de travail programmé pour la rentabilité et tout un monde de fantasmes préfabriqués (cinéma, télé, Internet...), où une kyrielle d'écrans font... écran à la réalité et à *notre* réalité, c'est-à-dire à notre identité même. Comment, en effet, demeurer soi dans une galerie de miroirs qui nous offre mille images (d'où le titre) faussées de nos désirs, de nos aspirations, de nos valeurs ? C'est à ce piège que se prendra Ségolène dans la pièce : malgré sa bonne volonté, l'hommage qu'elle veut rendre à son artiste fétiche, Gauguin, sera détourné au profit d'une vulgaire entreprise commerciale. Aussi son « rêve » lui échappera-t-il complètement, la grande œuvre à laquelle elle aspirait succombant bien vite à la grandiloquence mercantile. Mais elle ne sera pas la seule flouée : tous les protagonistes déraiperont tôt ou tard sur cette vaste étendue d'images glacées qu'est devenu notre environnement familial.

Les cinq excellents comédiens (Christian Bégin, Marie Charlebois, Patrice CoquerEAU, Pier Paquette et Isabelle Vincent) campent une galerie de personnages colorés, pathétiques, comiques, *quelques humains* vus par d'impitoyables mais tendres

1. Voir le compte rendu de *Quelques Humains* par Marie-Andrée Brault, « La force d'en rire » (*Jeu* 90, 1999.1, p. 49-52) et celui du *Rire de la mer* par Louise Vigeant, « L'attrait d'une métaphore » (*Jeu* 103, 2002.2, p. 18-19).



caricaturistes. Ségolène, une exaltée à la tête d'un empire médiatique, Mass inc., veut donc consacrer un mégaspectacle à Gauguin, dont elle possède une toile avec laquelle elle entretient une relation mystique, se livrant, devant elle, à un étrange rituel, mi-incantation divinatoire, mi-thérapie primale (Marie Charlebois, en pleine maîtrise de son jeu comique, est tout à fait tordante dans ce rôle). L'art commercial est bien sûr généreusement écorché au passage : s'étonnera-t-on que le commanditaire, un sham-poing antipelliculaire (Clean Shoulders!), ait des réticences à ce que la vedette pressentie pour le premier rôle souffre d'un début de calvitie ? L'argent a le dernier mot dans ce monde-là, où les gens sont remplaçables à loisir. Ainsi, dans l'entreprise de la dame, un employé est congédié par le département des ressources humaines, incarné par... un ordinateur (qui lui-même sera mis au rancart par le service informatique) ; cet ordinateur au ton doucereux use d'une rhétorique habile afin de convaincre l'employé que son départ de la boîte est au fond un bienfait, voire que la décision émane de lui-même... Cette savante technique de persuasion, mise au point par les psychologues industriels, ne l'empêchera évidemment pas, sitôt passé la porte, de se retrouver itinérant. On le voit plus tard au sein de son nouveau groupe social, où il tient un rôle précis : il est en quelque sorte le lecteur public, celui qui a des lettres et à qui on fait appel pour déchiffrer les articles de journaux. Entre-temps, chez Mass

Mille Feuilles de Pierre-Michel Tremblay, mis en scène par Martin Faucher. Spectacle des Éternels Pigistes présenté au Théâtre d'aujourd'hui (2003). Sur la photo : Isabelle Vincent, Christian Bégin, Pier Paquette, Patrice Coquereau et Marie Charlebois. Photo : Pierre Desjardins.

inc., se poursuit la production de *Gauguin... le rêve* (titre pompeux, comme celui de plusieurs spectacles-événements), la *big boss* déraillant de plus en plus et se prenant de passion, par un puéril transfert, pour le comédien qui incarne Gauguin.

À travers tout cela, des tableaux drolatiques, quelques-uns un peu languets, chacun voulant illustrer une dimension de l'envahissement médiatique. Signalons en particulier un sketch hilarant mais troublant sur l'effet insidieux des *jingles*, ces slogans publicitaires dont la mélodie nous accroche et ne nous lâche plus : une surréaliste mascotte-poulet (« Popiiii, le poulet po-pu-lai-reee... ! ») vient régler ses comptes avec deux couples BCBG, soi-disant écolos, qui mangent bio et boivent du café équitable, mais passent leur soirée (ô honte !) à se remémorer les *jingles* de leur enfance, se vautrant joyeusement dans cette publicité pourtant responsable de tous les maux reliés à la surconsommation, qu'ils conspuent. Un autre sketch mémorable est une parodie de Tchekhov où « les deux sœurs », Éléna et Sonia, opposent leur mélancolie et leur gaieté. Morceau d'anthologie, ce numéro à lui seul valait le déplacement : il fallait voir Isabelle Vincent traîner, comme un boulet, un arbre sec (clin d'œil au célèbre motif tchékovien de la nature qui se meurt comme les êtres) et déclamer son mal de vivre avec une patate chaude dans la bouche !

Ces délicieux *Mille Feuilles* avaient de quoi sustenter l'esprit et dilater la rate, et il faudrait être bien chipoteur pour leur reprocher les « étages » moins goûteux (l'épisode chez les sans-abri et un soir de bombardement dans une famille arabe, chacun s'accrochant à une ultime image de réconfort avant de mourir : la pâtisserie du titre). L'humour social décapant de Pierre-Michel Tremblay, sa touchante humanité et le talent comique réjouissant des comédiens nous ont, encore une fois, conquis. **J**